les Inrockuptibles

Todd Haynes Entretien avec un grand cinéaste américain
Le plasticien **Théo Mercier** impose son univers au théâtre

N° 1146 DU 15 AU 21 NOVEMBRE 2017

Allemagne 4,90 € - Bahrein 3,10 € - Belgique 4,50 € - Cameroun 3600 CFA - Canada 7,90 CAD
DOM 5,10 € - Espagne 4,80 € - Grèce 4,80 € - Italie 4,80 € - Liban 12 500 LBP - Luxembourg 4,50 €
Maroc 44 MAD - Norvège 54 47,70 € - Portugal 4,80 € - Royaume Uni 4,70 GBP - Sénégal 3600 XAF
Suisse 7,20 CHF - Tchad 3 000 XAF - Tunisie 7,40 TND

M 01154 - 1146 - F: 3,90 € - RD

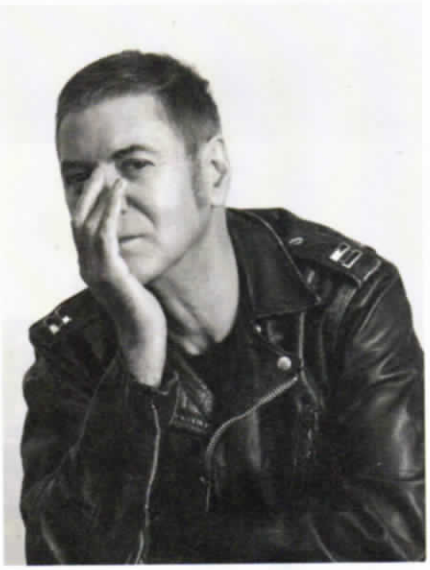
ÉTIENNE DAHO LE PATRON

Le héros de la pop française est de retour avec un onzième album, *Blitz*. Il nous reçoit chez lui pour une interview autour de ses vinyles préférés

+ DOSSIER SPÉCIAL JEUX VIDÉO : ENFIN PRIS AU SÉRIEUX ?

les Inrockuptibles

N° 1146 du 15 au 21 novembre 2017



Benni Valsson pour Les Inrockuptibles

8

32

Mary Cybulski

42

ÉDITO p. 6

EN UNE p. 8

Etienne Daho
Son onzième album *Blitz* est une odyssée psychédélique où plane le fantôme de Syd Barrett. Le maître pop reste fidèle à ses passions et regarde avec empathie la nouvelle scène française

INTRO

La Courbe p. 16

Recommandé p. 18

Lecture p. 20
Par Eric Reinhardt

Open Bar p. 22
Par Fabcaro

MAGAZINE

Dossier **La vie réelle des jeux vidéo** p. 24
Enfin pris au sérieux, le jeu vidéo influe sur la société. Ses rapports avec le sport (*Fifa*, *NBA 2K*) ou l'histoire (*Assassin's Creed*) sont édifiants

Rencontre **Otzeki** p. 32
Avec leur électronique sensuelle et violentée de blues, ils sont une des grosses révélations scéniques de l'année, à voir aux Inrocks Festival

Portrait **Jacques-Henri Eyraud** p. 36
Comment le nouveau patron de l'OM est en train de révolutionner le club marseillais

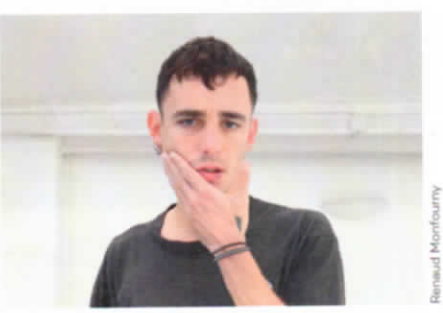
Rencontre **Théo Mercier** p. 40
Venu de l'art, le jeune démiurge signe son troisième spectacle

Entretien **Todd Haynes** p. 42
L'Américain crée une arche temporelle avec *Le Musée des merveilles*, adapté d'une BD

24

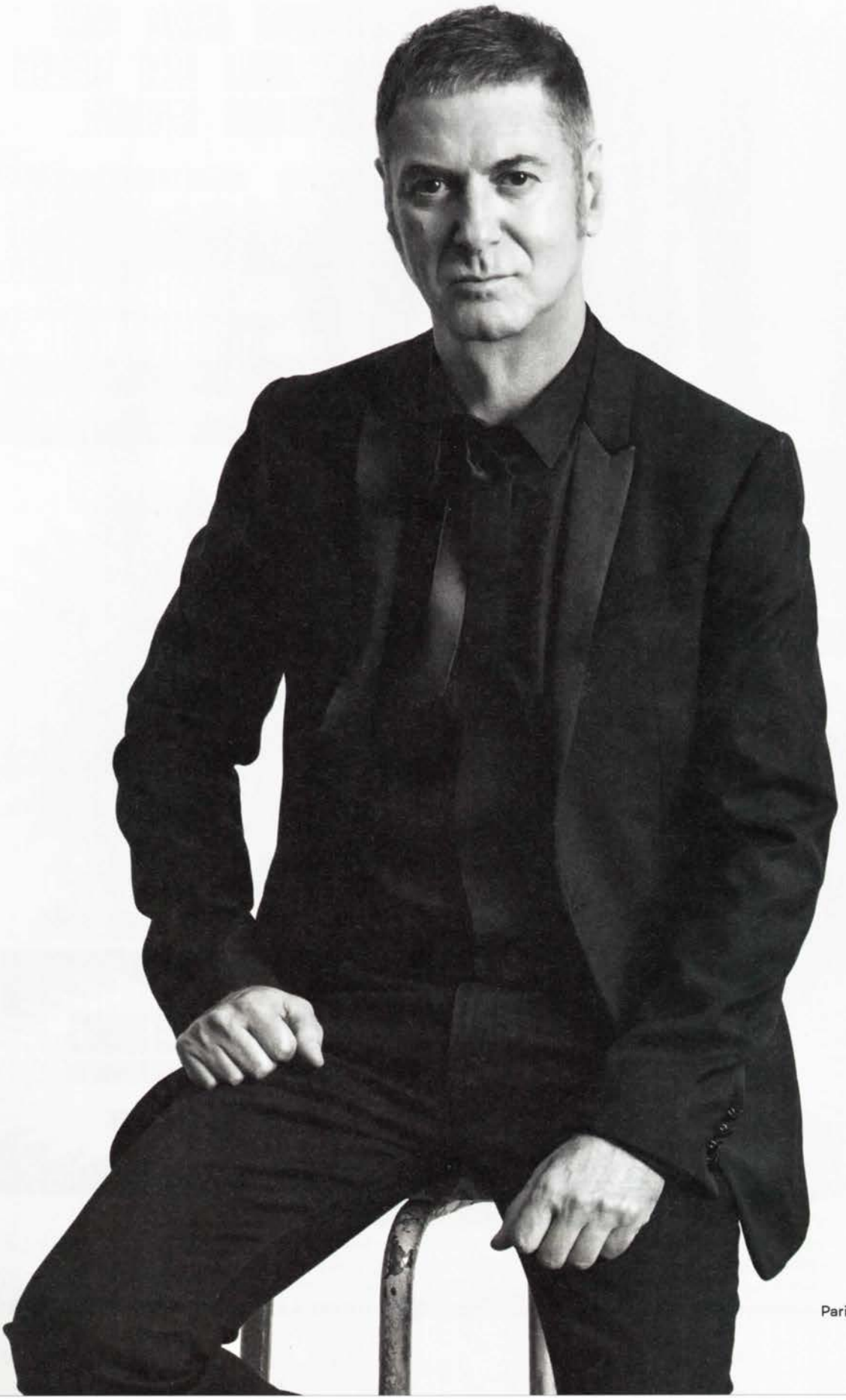
France Keyser/M.Y.O.P.

36



Renaud Monfourny

40



Paris, novembre 2017

Infatigable exégète de la chose pop, **ÉTIENNE DAHO** revient avec son onzième album, *Blitz*, une odyssée psychédélique où flotte le fantôme de l'idole Syd Barrett. Pour en parler, évoquer son regard sur la nouvelle scène française ou passer en revue ses diverses passions pour Lou Reed, Mazzy Star et d'autres, il nous a reçus chez lui – on lui avait demandé de sortir ses vinyles préférés.

TEXTE Christophe Conte et Jean-Marc Lalanne
PHOTO Benni Valsson pour Les Inrockuptibles

"Je vis encore comme un adolescent"

DEPUIS LE MAXI "TOMBÉ POUR LA FRANCE", EN 1985, ON SAIT QUE DAHO AIME QUAND C'EST PSYCHÉDÉLIQUE (qu'il prononce alors "psycadélique") et qu'il nourrit une passion dévorante pour Syd Barrett, l'archange foudroyé de Pink Floyd, dont il reprenait *Arnold Layne* en face B. Jamais pourtant il ne s'était approché aussi près du brasier psyché que sur son nouvel album, *Blitz*, véritable coup d'éclair et d'éclat électrique qui déboussolera sans doute ceux qui ne savent pas de quelles audaces Daho est capable. L'amniotique *Les Flocons de l'été*, dévoilé début septembre, était un leurre réconfortant, alors que *Blitz* et ses zébrures fendent l'armure d'Etienne, chanteur de velours qui s'exhibe en cuir clouté sur la pochette façon *Scorpio Rising*, en cavale dans une folle odyssée de sons et d'extases. Après *Les Chansons de l'innocence*, voici celles de l'incandescence. On y croise *Les Filles du canyon* et leurs pulsions sanguinaires, un *Jardin* tombal aux parfums pop efflorescents, la *Chambre 29* où Syd Barrett aura connu ses derniers liens avec la terre ferme, mais aussi des histoires de résistants *(Hôtel des infidèles)* et de résistance au danger *(Après le Blitz)*, sur des musiques qui explosent au visage ou s'infiltrent dans la mémoire avec une insidieuse magie. De musique, c'est ce dont il est essentiellement question dans cet entretien, car si Daho est l'une des principales sèves d'inspiration pour la jeunesse pop française, ses jardins (plus ou moins) secrets valent toujours la peine d'être visités.

***Blitz*, ton nouvel album, est un disque très homogène. On a l'impression que tu es parti d'une idée très précise, l'envie d'un son particulier.**

Quand j'ai découvert l'album de Unloved, *Guilty of Love* (2016), j'ai trouvé que ça synthétisait tout ce que j'aime mais dans une démarche contemporaine. Phil Spector, les girls-groups, toute la musique des années 1960 mais sans être figé dans le passé, avec un son d'aujourd'hui. Je me suis mis dans la foulée à écouter tous ces groupes psychédéliques de Los Angeles comme The Holy Waves, Froth, ou même en France un groupe comme Moodoïd. Comme c'est une musique qui m'est très familière, ça donnait un cadre pour pouvoir se lancer. Une fois ces inspirations digérées, en imprimant ma sensibilité, mon style, je savais que j'en ferais autre chose.

C'est cette couleur psychédélique qui t'a conduit naturellement à Syd Barrett?

C'est arrivé à peu près au même moment. On m'a offert une biographie de Barrett, je l'ai lue un jour où j'étais grippé. Dans le livre, j'ai découvert que Syd Barrett avait habité au bout de ma rue. C'est dans cet appartement qu'ont été prises les fameuses photos de Mick Rock pour la pochette de *The Madcap Laughs*, son premier album. Je me suis levé, complètement →

chancelant, et je suis allé voir l'immeuble. Intuitivement, j'ai tout de suite reconnu l'appartement depuis la rue, au troisième étage, à partir de la forme des fenêtres, que je ne connaissais pourtant que de l'intérieur. Ce lieu est devenu pour moi une obsession, j'ai commencé à y rôder à chaque fois que je sortais des séances, et c'est comme ça que j'ai fini par tomber sur Duggie Fields, l'artiste qui occupait l'appartement avec Syd à l'époque, et qui vit toujours dans les lieux. On a commencé à se voir pas mal, et il a très vite compris qu'il ne pourrait pas me faire plus plaisir qu'en me conduisant dans le saint des saints. Je me suis donc retrouvé dans la chambre de Syd, Duggie m'a laissé seul pendant une demi-heure. J'étais très ému, jusqu'aux larmes, j'ai ressenti très fort ce qui avait pu le conduire à écrire ces chansons que j'adore, mais aussi ce qui avait pu mener à cette désintégration si rapide. J'étais bouleversé, et dans la foulée j'ai écrit plusieurs chansons.

C'est grâce à Duggie Fields que tu as rencontré la famille de Syd Barrett?

On a été conviés à une cérémonie à Cambridge, c'était assez irréel de se retrouver au premier rang, aux côtés de ses frères et sœurs. Mais comme avec Francis Bacon pour l'album précédent, il y a comme ça des ramifications qui se fabriquent d'elles-mêmes sans que je ne les provoque. Je suis tellement obsessionnel que tout me conduit à ça. A partir du moment où j'ai désigné une sorte de muse pour un disque, il y a une forme d'instinct qui se met en place chez moi et qui rend soudainement tout évident. Il n'y a plus que ça qui compte, tout le reste de ma vie disparaît provisoirement, je suis dedans corps et âme.

Est-ce que tu as besoin d'aimer à la fois l'œuvre et la personne quand tu deviens obsessionnel d'un artiste?

Oui, complètement, c'est indissociable pour moi. Il m'est arrivé très rarement d'être "défané" par les gens dont j'admirais le travail. Il y a certes des artistes que j'ai refusé de rencontrer, comme Lou Reed, de peur d'être déçu.

Pourtant, tu as découvert récemment qu'il avait parlé de toi dans une interview, où il disait : *"La texture de sa voix est très pure et chaleureuse, elle a la couleur du coucher de soleil et du champagne."*

Oui, c'est fou cette histoire. En plus, dans cette phrase qu'il a dite sur moi, il parle de ma voix, qui a souvent été un objet de moqueries, et savoir qu'un dieu comme lui aimait ma voix, c'est un choc émotionnel que je ne suis pas près d'oublier.

Tu parles moins souvent de Bowie que de Lou Reed. Tu n'as pas le même rapport de fan avec lui?

Curieusement, il y a des chansons que j'adore, certains albums comme *Station to Station* et surtout *Young Americans*, que les fans de Bowie n'aiment pas trop généralement. Je ne suis pas spécialement fan de *Heroes*, je n'aime pas du tout l'album en dehors de la chanson-titre qui est incroyable. De cette période, je trouve que *Lodger* est beaucoup plus intéressant. Je n'aime pas du tout la période glam-rock, *Ziggy Stardust*, sauf pour l'image et ce que ça a pu représenter pour les gens qui découvraient leur sexualité quand ces disques sont sortis, en prenant conscience qu'ils pouvaient passer de l'autre côté, pour voir *(rires)*, un peu comme Burroughs et toute une part de l'art de cette époque qui était une incitation à tout essayer.

Tu travailles beaucoup avec de jeunes artistes. Ce sont eux qui t'aident aussi à te renouveler?

Oui, c'est indispensable pour moi, ce lien avec la musique qui se fait dans l'époque. Et puis ça correspond à mon mode de vie. La plupart des gens de mon âge ont des préoccupations liées à leur âge, alors que moi je vis encore comme un adolescent. Je me suis refusé à certaines choses, à certains engagements qui me terrifient au plus haut point, parce que ça ne me convient pas. Cette capacité que j'ai en moi, de toujours être très sensible à l'air du temps, fait que je rencontre fatalement des gens plus jeunes, la plupart du temps à travers la musique, qui est un lien de communication très fort et très direct. Il y a toute une génération aujourd'hui qui comprend mieux mon travail que les générations d'avant, et moi je comprends également le leur. Ils ont réussi pour certains à résoudre une problématique qui était déjà là quand j'ai commencé, à savoir trouver une voie entre le rock et la variété. Ils sont complètement décomplexés, ils ont une approche très transversale, ils écoutent beaucoup de choses qui viennent aussi bien de la chanson que du rock, avec un spectre très large.

Mais précisément, pour cette génération, il est plus compliqué d'atteindre une large reconnaissance publique que ça ne l'avait été pour toi, les Rita Mitsouko, etc.

Le problème, ce sont les relais, car on ne les entend pas à la radio pour la plupart, alors qu'un groupe comme La Femme, par exemple, pourrait avoir des tubes. Mais ce n'est pas plus mal que la pop soit aujourd'hui la marge, ça permet de faire plus de choses créatives et de trouver d'autres moyens de les exposer.

Que penses-tu du rap auto-tuné, qui est le son dominant de notre époque?

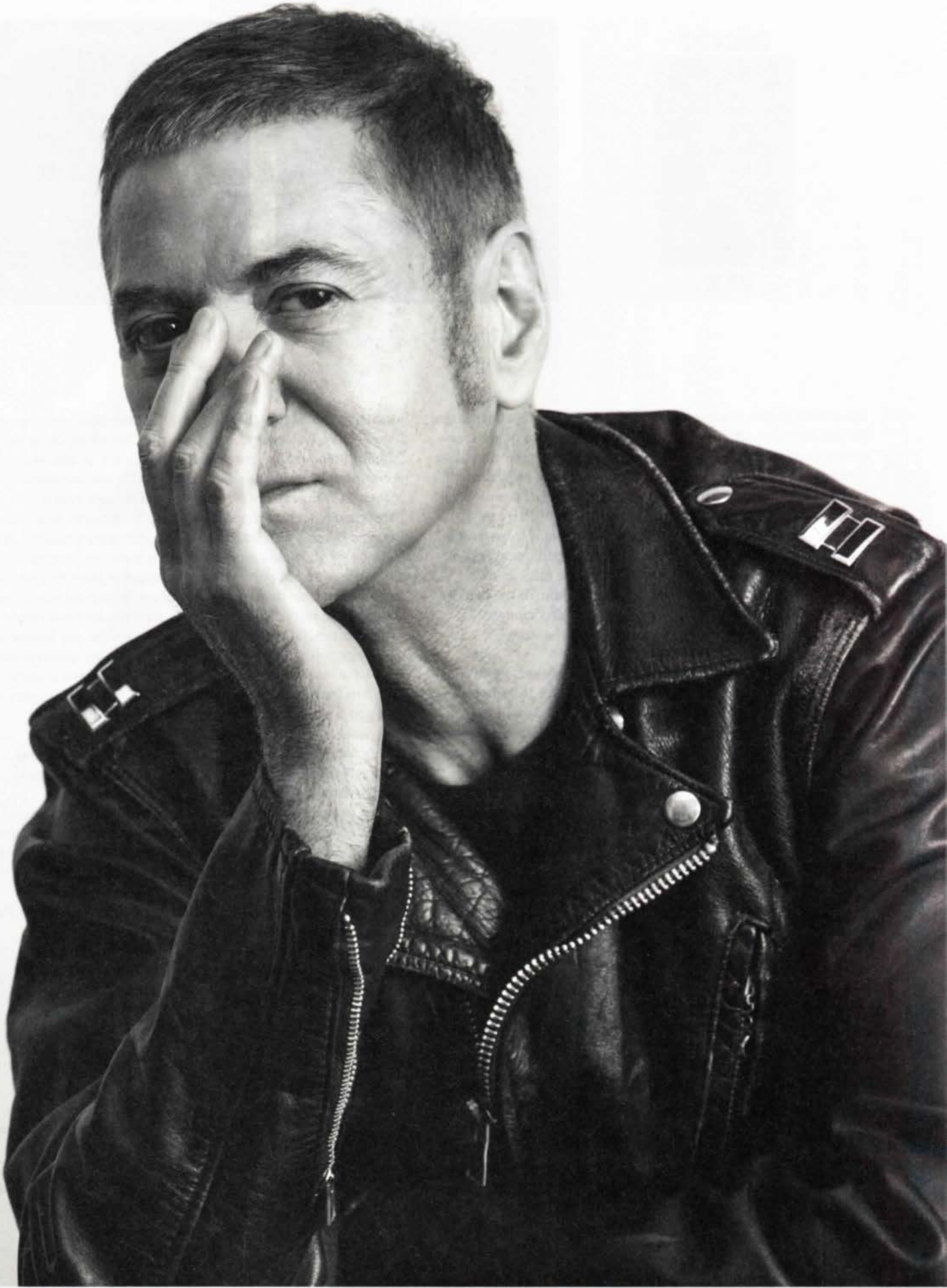
Je n'en écoute pas vraiment, pour moi c'est souvent très proche de la variété très commerciale, et je n'aime pas ça à la base. Sans vouloir jouer au vieux con, parce que par ailleurs je suis avide de choses nouvelles, c'est une musique que je trouve trop fabriquée, qui manque d'authenticité. Ce n'est pas le genre en soi auquel je suis hermétique, j'adore Kendrick Lamar ou Frank Ocean, mais c'est d'un autre niveau, ça sort des clous, les productions sont bluffantes.

Quels sont les disques français qui t'ont le plus marqué ces dernières années?

J'ai été véritablement ensorcelé par Malik Djoudi. Sa chanson *Sous garantie*, je trouve ça magnifique. Je trouve qu'il y a une émotion dans sa manière de chanter qui se transmet immédiatement. J'aime beaucoup le disque de Petit Fantôme →

"Il y a toute une génération aujourd'hui qui comprend mieux mon travail que les générations d'avant, et moi je comprends également le leur"

ÉTIENNE DAHO



également, et bien évidemment Calypso Valois, indépendamment du fait que nous sommes proches. C'est une artiste qui renoue avec un certain esprit français assez flamboyant et pour moi ça ne ressemble à rien d'autre. J'attends également avec impatience le prochain disque de Flavien Berger, que j'ai invité sur un titre de mon album. J'adore Catastrophe. Le morceau *Party in My Pussy* fait vraiment partie de mes tubes. Je suis très sensible à leur poésie foutraque, à la façon dont ils revendiquent le droit à la déconnade. Comme Boris Vian pourrait le faire. Je ne les connais pas très bien, mais comme ça, de loin, ils me plaisent beaucoup. On a l'impression qu'ils ont envie de s'amuser. Jeff Barbara, c'est génial aussi ! Il explose tous les codes.

Ton album est marqué par une certaine légèreté, alors qu'il a été conçu dans une période qui était assez lourde pour toi personnellement, marquée par la mort de ta sœur. Et aussi le contexte général en France ces dernières années, les attentats, etc. Quelle incidence cet environnement très sombre a-t-il eu sur la conception de l'album ?

Tout a une incidence sur l'écriture. Chaque album est un condensé de tout ce que j'ai vécu dans la période intermédiaire. Après, le degré de transformation de ces expériences diverge. En ce qui concerne ma sœur, j'avais envie d'une chanson avec beaucoup d'énergie, quelque chose qui va vraiment vers le haut. C'était important pour moi et pour les gens qui l'aiment : ma mère, mon autre sœur, ses enfants… A mon âge, on voit disparaître beaucoup de gens. La mort de Jeanne (Moreau) aussi a eu une incidence. Je suis très client de ce qu'elle me disait. Par exemple, *"Je ne crois pas à la mort"*. Quand quelqu'un dit ça, on dresse l'oreille quand même, parce que la mort, c'est un fait. Maintenant je comprends ce qu'elle voulait dire par *"Je suis immortelle"*. Je ressens vraiment très fort les gens qui ne sont plus là. J'ai véritablement un rapport avec eux. Je vis parmi leur présence. Et ça ne fait pas peur. Je sais que vous me trouvez bizarre quand je dis ça *(rires)*. Jeanne est enterrée juste à côté de chez moi. Je suis allé sur sa tombe apporter un petit oranger et plein de gens étaient attroupés en train de prendre des photos. Je ne pouvais pas me connecter, je suis parti. Un cimetière n'est pas la bonne connexion. Je n'y retournerai plus jamais, car Jeanne n'y est pas. Jeanne est là dans cette pièce, dans les lieux où je vis. Ensuite, quand je suis rentré, j'ai voulu relire quelques pages du *Condamné à mort*. Et je suis tombé sur son exemplaire, que j'ignorais avoir chez moi, avec son écriture, des feuilles séchées pour marque-pages.

"Ce n'est pas plus mal que la pop soit aujourd'hui la marge, ça permet de faire plus de choses créatives et de trouver d'autres moyens de les exposer"
ÉTIENNE DAHO

Entre ton précédent album et celui-ci, tu as entrevu la possibilité de ta mort, avec un problème de santé foudroyant, dont tu t'es heureusement remis…

Oui, ma vie est comme ça, de façon très accentuée depuis quelques années. Elle alterne de très grandes joies et de très grands chagrins. Mais si on veut finir l'interview, je préfère qu'on arrête de parler de ça, sinon je ne suis pas sûr de tenir *(sourire doux)…*

Juste une question sur ce qu'évoque *Les Flocons de l'été*, le premier single de ton nouvel album, où tu parles d'un terrible coup de froid qui arrête net l'été…

Pour moi, le morceau relate la perception d'un mec qui est sous morphine et est en train de se dissoudre. C'est ça *Les Flocons de l'été (rires un peu gênés)*.

Ah ! Tu as sorti tes disques de chevet comme on te l'avait demandé… *(sur la table de son salon sont empilés une vingtaine de 33t)*

Oui, regardez ! J'ai fait cette pile pour vous. Ce sont mes indispensables. Mais vous n'allez pas être très surpris *(rires)*.

(on inspecte la pile de vinyles et on s'arrête sur l'album* Et si je m'en vais avant toi *de Françoise Hardy)
C'est ton album préféré de Françoise Hardy ?

Au centre, *The Madcap Laughs* de Syd Barrett (1970) et *Young Americans* de David Bowie (1975), deux albums fétiches d'Etienne. A gauche et à droite, deux engouements récents : *Blond* de Frank Ocean (2016) et *Cannibale* de Calypso Valois (2017)

Ah oui. Pour moi, c'est la quintessence de l'esprit hardyen. Elle l'a composé et écrit presque entièrement et on y ressent à la fois sa mélancolie et son sens de l'humour dans leur forme la plus vibrante. Ça a été enregistré en Angleterre en 1972 et ça n'a rien à voir avec les productions françaises de l'époque. C'est la période où elle fréquentait Joe Boyd, Nick Drake, envisageait des collaborations avec eux, et cet album est très inspiré par ce moment. Avec Jacno, on s'était lancé un défi : celui de faire le plus de reprises de ce disque. C'est moi qui ai gagné à deux contre un ! *(rires)*

Est-ce qu'il y a des morceaux que tu ne pourrais pas reprendre parce qu'ils t'intimident trop ?

J'ai un degré d'inconscience qui m'a permis de m'attaquer même à des choses qui n'étaient vraiment pas vocalement pour moi. J'ai quand même repris Edith Piaf *(rires)* ! Mais aussi Pink Floyd, Karen Dalton, Smokey Robinson… Je crois que si j'aime vraiment beaucoup une chanson, j'arrive toujours à la kidnapper. A trouver une entrée personnelle qui l'aspire hors de son socle d'origine et en fait une de mes chansons.

***(on continue d'égrener les albums qu'il a empilés sur la table du salon) So Tonight That I Might See* de Mazzy Star ?**

Oh la la ! Quelle grande histoire. C'est le type même du disque qui, lorsqu'on le découvre, paraît synthétiser tout ce qu'on aime le plus au monde. On a l'impression de le connaître depuis toujours mais de l'aimer plus que jamais. Dans l'album de Mazzy Star, j'ai retrouvé sous une forme nouvelle le Velvet, les Beach Boys… Tout le disque est empreint de cette mélancolie confortable, celle dans laquelle adorent se lover les adolescents, où on écoute une chanson triste en boucle pour le plaisir particulier qu'elle nous fasse monter les larmes. Ça rend triste mais ça fait du bien. J'ai fini par rencontrer Dave Roback *(guitariste de Mazzy Star – ndlr)* à l'avant-première d'un film d'Olivier (Assayas) dont il avait composé la musique, *Clean*. Il avait fait chanter Maggie Cheung et ça me faisait très envie. On a fait quelques séances de travail mais ça n'a finalement pas débouché sur quelque chose.

***Darklands* de The Jesus And Mary Chain ?**

Le coup de foudre absolu dans les années 85-87. J'avais beaucoup aimé le précédent, *Psychocandy* (1985), et j'adore →

"Ben oui, entre un disque de Lou Reed et un autre des Stooges, il y a aussi Léo Ferré. Ça me retourne"

ÉTIENNE DAHO

celui-ci. C'est un album que j'ai vraiment écouté en boucle. Là aussi, le Velvet et les Beach Boys reviennent, dans des mélodies incroyablement prenantes. Leur talent d'écriture est extraordinaire. J'ai failli aussi travailler avec Jim Reid. On s'est vus quelques fois à Londres. Mais ça s'est délité, je n'ai pas relancé.

Tu parles assez peu de deux groupes majeurs de la fin des années 1980 : Sonic Youth et Pixies. Ils n'ont pas du tout compté pour toi ?

Si, quand même. Mais moins. Je suis très obsédé. Quand j'ai une passion pour un disque, il prend toute la place. Je l'écoute du matin au soir. Ce qui explique que je passe à côté de beaucoup d'autres choses, que je rate plein de trucs importants. Bon, j'adore Sonic Youth quand même. Mais les Pixies, c'est vrai, je suis passé à côté. Je devais être trop occupé à écouter quelqu'un d'autre ! *(rires)* J'ai un rapport assez fort de sacralisation des disques que j'aime. Ça tient sûrement à la façon dont j'ai commencé à écouter la musique. Quand j'étais enfant, les disques étaient rares, chers. Quand un disque arrivait à la maison, c'était un trophée. On l'écoutait jusqu'à l'épuiser. Parfois, on le prêtait en échange d'un autre. D'autres fois, on en empruntait quelques-uns à la maison de la culture… L'arrivée d'un disque dans nos vies était en tout cas un événement.

C'est pour ça que, malgré la dématérialisation, tu restes très attaché au vinyle ?

Oui, mais parce qu'on est chez moi et qu'ici j'écoute des vinyles. Mais j'écoute aussi beaucoup de musique dématérialisée. Il y a plein de moyens de consommer de la musique et c'est bien. Quand je fais du sport, je trouve ça dément d'écouter de la musique numérisée. Mais en général, ce que je préfère, c'est écouter de la musique en ne faisant rien d'autre. J'aime pas la musique de fond. Mettre un disque et s'éloigner, faire autre chose, ce n'est pas une bonne expérience. C'est pour ça aussi que je n'aime pas la radio. La musique en sourdine, un peu à toutes les sauces dans la vie quotidienne, c'est plutôt quelque chose qui m'énerve *(rires)*.

(on continue à piocher parmi ses disques)
Bon, les Stinky Toys, c'est la base…

Celui-là, j'ai été le premier à l'avoir, quand même *(rires)*. C'est leur second album et la maison de disques a livré les premiers pressages au Palace en 1979. Stinky Toys faisait un concert avec Taxi Girl, je crois. Le carton a été livré dans la loge et Elli *(Medeiros)* a pris le premier de la pile et me l'a tendu en disant *"For you"*, qui était le titre de la première chanson de l'album. Alors je l'ai pris pour moi *(rires)*.

C'est assez surprenant de découvrir que tu aimes Ferré.

Ben oui, entre un disque de Lou Reed et un autre des Stooges, il y a aussi Léo Ferré. Ça me retourne. Cet album (Il n'y a plus rien – *ndlr*) est fantastique, extrêmement puissant, très théâtral. Très romanesque aussi. C'est aussi un mec qui est sorti des clous, a découvert la pop assez tard et a su l'intégrer à son écriture, avec des titres comme *C'est extra*, *La The nana*, son travail avec Zoo…

Et Barbara, tu l'as aimée ?

Oui beaucoup. Son premier album, avec les roses sur la pochette, *Barbara chante Barbara*, a beaucoup compté pour moi. Je l'ai vue au moins vingt-cinq fois sur scène. La dramaturgie de ses concerts était toujours très forte. J'ai failli jouer dans son spectacle *Lily Passion*. Elle avait vu la pochette de *La Notte, la Notte…*, par Pierre et Gilles, et elle avait dit : *"Lui, c'est l'ange. Je le veux."* Elle m'a donc proposé de jouer un ange dans *Lily Passion*, mais finalement elle a dégagé tous les personnages masculins à part celui de Depardieu. On s'est vus quelques fois, pas souvent, notamment parce qu'elle était très active dans la lutte contre le sida. Mais je n'ai pas passé de soirée avec elle. Elle vivait très recluse. Mais j'allais lui parler après ses concerts. J'adorais son côté diva un peu perchée, son humour décapant. Sa loge était blindée de bonbons. Mais des bonbons très rétro, qu'on ne voit que sur des dessins ou des photos des années 1950 : des berlingots, des guimauves, des sucres d'orge… Elle en avait partout. Et elle me mettait des poignées de bonbons dans les poches de mon blouson ! Je ressortais blindé de bonbons ! *(rires)*

Artistiquement, tu n'as jamais ressenti une lassitude telle que tu aies eu envie d'arrêter ?

Ce n'était pas artistique, mais plutôt lié à ce qui était autour. J'ai quand même arrêté cinq ans entre *Paris ailleurs* et *Eden*. Et après, je pense que je n'étais plus perçu de la même façon. Même si pour certains je serai toujours l'interprète de *Week-end à Rome*. C'est très étrange la fortune de cette chanson. Ce n'est pas la meilleure. A sa sortie, elle n'a pas été mon plus gros tube, moins que *Tombé pour la France* ou *Duel au soleil*. Mais elle a encapsulé quelque chose de l'époque, jointe à l'image avec le perroquet de Pierre et Gilles, et elle est restée.

Lorsque tu nous a fait découvrir ton dernier album, tu nous as dit qu'il y avait un lien avec *Mythomane* (1981), ton premier. Ce n'est pas évident à l'écoute…

La sensation de redémarrer quelque chose, je pense. Je ne le sentais pas forcément sur le disque, d'ailleurs. C'est en moi. Comme si quelque chose repartait et que tout ce qui était compliqué ces dernières années s'était rangé à sa place et n'était plus des obstacles au milieu du chemin qui t'empêchent de courir. ●

album *Blitz* (Virgin/Universal)
exposition *Daho l'aime pop*, à partir du 5 décembre à la Philharmonie de Paris, Paris XIXe